

PROLOGUE

Romney Marsh, Kent

Mardi 30 décembre 1930

Le taxi ralentit devant le portail de Camden Abbey, une ancienne demeure de brique rouge qui ressemblait d'autant plus à un refuge que de la neige fondue glaciale tombait sur le paysage gris et morne.

— Est-ce bien ici, madame ?

— Oui, merci.

Le chauffeur se gara devant l'entrée principale et, comme si elle y pensait subitement, la jeune femme se couvrit respectueusement la tête d'un foulard en soie avant de descendre de l'automobile.

— Je n'en aurai pas pour longtemps.

— D'accord, madame.

Il la regarda entrer par la porte principale, qui se referma derrière elle en claquant.

— Je n'aimerais pas être à votre place, mon chou, dit-il pour lui-même en prenant un journal à feuilleter pour tuer le temps en attendant son retour.

Le salon était chaleureux. Un bon feu crépitait dans l'âtre, un tapis rouge couvrait le sol de pierre, et il y avait de lourds rideaux aux fenêtres pour contrer les courants

d'air que les vieux chambranles en bois ne pouvaient empêcher. La jeune femme, maintenant assise devant une grille, était en grande conversation avec l'abbesse depuis environ trois quarts d'heure.

— Le chagrin n'est pas un événement, ma chère, mais un passage, un pèlerinage le long d'un chemin qui nous permet de réfléchir à la traversée des lieux de mémoire contenus dans l'âme. Parfois, ce chemin sous nos pieds est plein de pierres et nos souvenirs nous blessent, mais il y a d'autres jours où les ombres reflètent notre nostalgie et les bonheurs partagés.

La jeune femme hocha la tête.

— Je voudrais simplement qu'il ne plane pas ce doute.

— De l'incertitude découle forcément de telles circonstances.

— Mais comment apaiser mon esprit, dame Constance ?

— Ah ! Tu n'as pas changé, n'est-ce pas ? remarqua l'abbesse. Tu cherches toujours à faire plutôt qu'à être. Veux-tu vraiment consulter les esprits ?

La jeune femme commença à repousser les cuticules des ongles d'une main à l'aide du pouce de l'autre main.

— Je sais que j'ai raté presque tous vos cours quand j'étais à Girton¹, mais je me suis dit...

— Que je pourrais t'aider à trouver la paix ?

Dame Constance marqua une pause, sortit un crayon et un petit calepin des plis de son habit, et griffonna quelque chose.

— Parfois, l'aide revêt la forme d'une direction... et nous trouvons la paix quand nous avons un compagnon de route. Voici le nom de quelqu'un qui t'aidera. Du reste, vous avez quelque chose en commun, car elle aussi est

¹ Girton College, établissement prestigieux rattaché à l'université de Cambridge.

allée à Girton, quoique plus tard, en 1914, si ma mémoire est bonne.

Elle tendit le morceau de papier plié à travers la grille.

Scotland Yard, Londres

Mercredi 31 décembre 1930

— Vous comprendrez donc, madame, que je ne puisse pas faire quoi que ce soit de plus dans ces circonstances, les choses étant assez claires, de notre point de vue.

— Oui, vous avez été tout à fait clair, inspecteur Stratton.

La dame se tenait très droite sur sa chaise. Elle rejeta ses cheveux en arrière avec un air de défi. L'espace d'un instant, elle regarda ses mains, frotta une tache d'encre sur la peau calleuse de son majeur, à l'endroit où son stylo à plume s'enfonçait toujours dans son doigt.

— Néanmoins, je ne peux pas interrompre mes recherches sous prétexte que les vôtres n'ont pas abouti. J'ai donc décidé de faire appel aux services d'un détective privé.

L'inspecteur principal, qui était en train de parcourir ses notes, leva les yeux au ciel et reporta son attention sur elle.

— C'est votre droit, bien entendu, mais je suis sûr que ce monsieur arrivera aux mêmes conclusions que nous.

La dame sourit.

— Ce n'est pas un monsieur, c'est une dame.

— Puis-je vous demander le nom de la dame en question ? demanda Stratton, même s'il devinait déjà la réponse.

— Maisie Dobbs. Elle m'a été chaudement recommandée. Stratton hocha la tête.

— Ah oui, je la connais bien. Elle est honnête et sait ce qu'elle fait. D'ailleurs, nous avons déjà fait appel à elle, ici, à Scotland Yard.

La dame se pencha en avant, visiblement intriguée.

— Vraiment ? Cela ne ressemble pourtant pas à vos hommes d'admettre qu'ils ont besoin d'aide, n'est-ce pas ?

Stratton inclina légèrement la tête sur le côté.

— Mlle Dobbs a certaines aptitudes, certaines... méthodes, qui semblent porter leurs fruits.

— Outrepasserais-je les limites si je vous demandais ce que vous savez d'elle, de sa formation ? Je sais qu'elle est allée au Girton College quelques années après moi, et j'ai cru comprendre qu'elle était infirmière pendant la guerre et qu'elle a été blessée dans les Flandres.

Stratton considéra la dame, évaluant s'il était sage de partager ce qu'il savait de la détective privée. À ce stade, il était dans son intérêt de se débarrasser de cette dame, et il ferait et dirait tout ce qui s'avérerait nécessaire pour la confier à quelqu'un d'autre.

— Elle est née à Lambeth, a commencé à travailler comme domestique à l'âge de treize ans...

— Comme domestique ?

— Ne vous laissez pas dissuader par cela. Un ami de son employeur s'est aperçu de son intelligence, un homme brillant, un expert en médecine légale, lui-même psychologue. À ma connaissance, quand elle est revenue des Flandres, elle est restée un certain temps en convalescence, puis elle a travaillé pendant un an dans un établissement, à soigner des hommes profondément traumatisés par la guerre. Elle a complété sa formation, a étudié pendant un certain temps au Département de la médecine légale, à Édimbourg, puis elle s'est mise à travailler comme assistante pour son mentor. Pour être honnête, je dois dire qu'elle a eu un excellent professeur.

— Et elle ne s'est jamais mariée ? Quel âge a-t-elle, trente-deux, trente-trois ans ?

— Oui, quelque chose comme cela. Et, non, elle ne s'est jamais mariée. J'ai cru comprendre que le petit ami qu'elle avait pendant la guerre a été grièvement blessé...

Il se tapota la tempe.

— Ici.

— Je vois.

La dame marqua un temps d'arrêt, puis elle lui tendit la main.

— J'aimerais pouvoir vous remercier pour tout ce que vous avez fait, inspecteur... Mlle Dobbs sera peut-être en mesure de faire la lumière sur ce qui vous a échappé.

Stratton se leva, serra la main de la dame pour lui dire au revoir, et appela un agent pour la faire raccompagner à la porte du bâtiment. Dès que la porte se fut refermée derrière elle, tout en songeant qu'ils n'avaient même pas eu la cordialité de se souhaiter une bonne année, il décrocha le combiné du téléphone et passa un appel.

— Allô ?

— Vous serez ravi d'apprendre que je me suis enfin débarrassé de cette satanée bonne femme.

— Tant mieux ! Comment avez-vous fait votre compte ?

— Une décision fortuite de sa part : elle va s'adresser à une détective privée.

— Dois-je m'inquiéter ?

Stratton secoua machinalement la tête.

— Non, je peux me débrouiller. Je vais la tenir à l'œil.

Fitzroy Square, Londres
Mercredi 7 janvier 1931

La neige avait recommencé à tomber en petits flocons drus, qui tourbillonnaient autour de la jeune femme comme elle quittait Conway Street et arrivait sur Fitzroy Square. Elle remonta son col de fourrure autour de son

cou, et songea que, bien qu'elle n'aimât pas les chapeaux, elle aurait dû en mettre un ce matin-là. D'aucuns auraient suggéré que son manque de bon sens était typique, et qu'elle cherchait probablement à attirer l'attention sur elle, avec ses épais cheveux cuivrés tombant en une cascade de boucles humides sur ses épaules – qui indiquait qu'elle ne se souciait pas des convenances. Cependant, alors même qu'elle attirait les regards partout où elle allait, elle n'avait en réalité pas du tout envie d'être vue, pas plus que le matin de la veille ou de l'avant-veille. Du moins, pas tant qu'elle n'était pas prête.

Elle traversa la place, avançant prudemment de peur de glisser sur les dalles couvertes de neige fondue, et elle s'arrêta enfin devant une grille en fer forgé qui entourait un jardin rendu stérile par l'hiver. La détective privée que dame Constance lui avait indiqué d'aller voir – oui, *indiqué*, car, quand l'abbesse parlait, elle ne se contentait jamais d'émettre de simples suggestions – travaillait dans le bâtiment qu'elle avait maintenant devant elle. L'assistant de la détective lui avait dit de se présenter au bureau du premier étage à 9 heures, le lundi matin. Quand elle avait annulé le rendez-vous, il lui avait calmement proposé de venir à la même heure, le lendemain matin ; et quand, à la dernière minute, elle avait annulé ce deuxième rendez-vous, il lui en avait simplement donné un autre vingt-quatre heures plus tard. Cela l'intriguait qu'une jeune femme accomplie à la renommée grandissante ait engagé un homme au parler si élémentaire. En fait, un tel mépris des convenances la confortait dans sa décision de suivre les instructions de dame Constance. Après tout, elle n'avait elle-même jamais accordé d'importance aux convenances.

Tandis qu'elle faisait les cent pas devant le bâtiment, se demandant si elle allait, ce jour-là, avoir le courage

d'aller voir Maisie Dobbs – et pourtant, le manque de cran n'était pas une chose dont elle avait été affligée, par le passé –, elle leva les yeux et vit une jeune femme qui se tenait à la fenêtre du bureau du premier étage et regardait le square. Il y avait chez cette femme quelque chose qui l'intriguait. Immobile, elle contemplait simplement le square, les yeux d'abord posés sur les arbres dépourvus de feuilles, puis perdus dans le lointain.

Écartant de son visage une mèche de cheveux rabat-tue par le vent, la visiteuse continua à observer la jeune femme à la fenêtre. Elle se demandait si elle avait pour habitude de se tenir là, à la fenêtre, pour réfléchir. Quelque chose lui disait que c'était le cas. Elle pensa soudain que cette jeune femme était celle qu'elle venait voir, Maisie Dobbs. Frissonnant, elle enfonça ses mains dans les grandes manches de son manteau. Elle s'apprêtait à se détourner quand, comme mue par une force invisible, elle leva à nouveau les yeux vers la fenêtre. Maisie Dobbs la regardait maintenant fixement, et elle leva une main dans un geste si convaincant que la visiteuse ne put s'en aller, ne put rien faire d'autre que soutenir son regard. À ce moment précis, alors que Maisie Dobbs l'enveloppait de son regard, elle sentit une douce chaleur l'envahir, et fut soudain persuadée de pouvoir faire n'importe quel trajet, franchir n'importe quel fossé, sans vaciller ; on eût dit qu'en levant ainsi la main, Maisie Dobbs lui avait promis que, dès le premier pas dans sa direction, elle serait en sécurité. Elle esquissa un mouvement pour avancer, mais hésita en baissant les yeux vers les dalles de pierre. Alors qu'elle se retournait, s'apprêtant à partir, elle fut surprise d'entendre une voix derrière elle, l'invitant à s'arrêter simplement en prononçant son nom.

— Mademoiselle Bassington-Hope...

Ce n'était pas une voix sèche, cassante ou froide, dans l'air glacial de l'hiver, mais une voix dont se dégageait une force qui donna à la visiteuse de l'assurance, la sensation d'être bel et bien en sécurité.

— Oui...

Georgina Bassington-Hope leva les yeux vers ceux de la jeune femme qu'elle venait de voir à la fenêtre, la jeune femme vers laquelle on l'avait orientée. On lui avait dit que Maisie Dobbs lui offrirait un refuge où elle pourrait lui faire part de ses soupçons, et qu'elle prouverait s'ils étaient fondés ou non.

— Entrez.

C'était un ordre, prononcé d'un ton qui n'était ni abrupt, ni doux. Georgina se surprenait à être comme hypnotisée par Maisie, qui, maintenant un châle en cachemire bleu pâle autour de ses épaules, se tenait, impassible, dans la neige soulevée par le vent glacial, gardant une main tendue, paume vers le haut, pour recevoir celle de sa visiteuse. Georgina Bassington-Hope ne dit rien, mais elle mit sa main dans celle de la jeune femme, qui l'entraîna vers le seuil et franchit avec elle la porte, à côté de laquelle une plaque indiquait : MAISIE DOBBS, PSYCHOLOGUE ET DÉTECTIVE PRIVÉE. D'instinct, Georgina sut qu'on l'avait bien orientée, qu'on lui laisserait tout le loisir de décrire la frénésie dans laquelle elle était plongée, en proie au doute, depuis ce moment atroce où elle avait su, en son for intérieur, avant même que quiconque le lui dise, que l'être qui lui était le plus cher, celui qui la connaissait aussi bien qu'elle se connaissait elle-même, et avec lequel elle partageait tous ses secrets, était mort.